

LE GOÛT DE L'UN (JANVIER 1964)¹

(13) Tel est le titre du livre que Pierre Emmanuel écrit « pour fêter ses noces d'argent avec la poésie ». Nourri du symbolisme de Mallarmé, le poète connaît bien les Surréalistes ; il avoue, une fois de plus, sa dette à l'égard de P. J. Jouve et il consacre de longues pages à l'analyse de *Partage de Midi*. S'il se plaît à parler encore de Baudelaire et de Vigny, d'Éluard et d'Aragon, c'est pour mieux cerner son originalité propre : « Je dirai, dit-il, ce qu'est *pour moi* la parole poétique... Nul poète ne saurait traiter la création poétique en général ». Il veut donc faire seulement « une épreuve de (sa) seule poésie, œuvre d'un symbolisme organique, dominée par la préoccupation de l'Unité ». Qu'il étudie en effet, en critique, la genèse de ses poèmes et leurs thèmes essentiels, ou (14) qu'il amorce une longue méditation sur le Dialogue avec le Seul, prolongement et accomplissement, en un sens, du verbe poétique, il ne fait que retracer inlassablement sa quête de l'Un.

Unité du poème et de l'œuvre entière : au plan le plus apparent, d'abord. Dans les vocables communs, les mots de la tribu, le poète fait un choix : « l'ouvrier respecte son outil dans la mesure où il le rend sien ». « J'aime les mots » affirme Pierre Emmanuel ; pour lui, « saveur, volume, densité, articulation, vibration, ne sont pas des superfluités rhétoriques, mais la chair du vocable, sa manifestation substantielle... De ce mot, par une irrigation spirituelle, découlent un réseau de correspondances où l'unité de l'homme et du monde est une fois de plus attestée ». Le sens caché vers lequel tend la poésie « gît dans l'épaisseur des lieux communs ». Le geste créateur commence par quelques lignes jetées au brouillon : « vocables, membres de phrases, figures ». Dès le début, le rythme est présent, mais il est aussi, au second moment, repris, éprouvé à l'oreille, accordé à l'ensemble, en vue de produire l'unité indispensable à toute œuvre d'art. Antérieur à toute parole écrite qu'il fonde est « l'appel du symbole », de cette « réalité qui parle la nuit » au plus profond de l'inconscient du poète. En dehors de lui, tout est littérature... ou exercices d'assouplissement. Saisi par l'insaisissable, sommé de livrer passage au dieu qui le possède, le poète, telle autrefois la Sybille, n'est pas maître des mouvements qui l'agitent, en ces temps de « séismes, de mutations, de carnage ». Pourtant, l'unité est déjà présente, qui n'est pas créée, mais aménagée par l'entendement. Ce que le critique littéraire essaie de faire avec un bonheur inégal, le poète peut, avec le recul du temps, le réussir : Pierre Emmanuel affirme, après 25 ans d'expérience : « Ma poésie part de deux

¹ Monique DEBUIRE, sfx, « *Le goût de l'Un* », *Cahiers de Neuilly*, Janvier 1964, p. 13-23. Article publié avec l'aimable autorisation des ayant-droits. Cf. <http://communaute-sfx.cef.fr/>

images-mères, surgies ensemble vers ma vingt-deuxième année ». Encore ces deux images, celle du Christ au tombeau et celle d'Orphée aux Enfers, se rejoignent-elles doublement : au fond des enfers, c'est le Christ qu'Orphée saisit, lui abandonnant Eurydice ; tous deux surtout, après leur double chute vers le néant de la mort, remontent vers la lumière et la vie. C'est à juste titre que le poète parle de l'inépuisable fécondité de la même image. Nous avons eu l'occasion de montrer ici la présence continue, au cœur de toute son (15) œuvre, du Dieu fait homme, anéanti à la crèche comme à la croix. Le dernier recueil de Pierre Emmanuel, *La nouvelle naissance*, confirme cette assertion : entre l'Annonciation et la Nativité se déroule toute la Passion, suivie de la descente aux Enfers et de la Résurrection.

Quoi d'étonnant à cela, puisque « l'invention des symboles géniteurs n'est jamais fortuite... (puisque) cette image inépuisamment féconde traduit les obsessions et les métamorphoses de l'âme, son attitude devant la vie, les modifications qu'elle subit du fait de son milieu et de son histoire ». En ce sens « aucun poème n'est de circonstance, mais la circonstance y peut être un signe (qui) réveille (la) fatalité profonde ». C'est ainsi que Pierre Emmanuel éclaire la genèse de ses mythes, évitant aux critiques de l'avenir des interprétations subtiles et fantaisistes ; il entr'ouvre la porte sur son enfance, dans une famille de vieille souche chrétienne, mais d'un moralisme étroit. Après cette éducation qui multiplie les interdictions et brandit les foudres d'un Dieu vengeur, l'adolescent – qui s'en étonnerait ? – se sent l'âme partagée entre la mauvaise conscience, l'angoisse et l'attrait du fruit défendu ; « la soumission passive, adorante ou terrorisée » alterne avec l'agressivité à l'égard de ce Dieu Tyran. Désireux d'échapper aux limites qui l'empêchent de conquérir sa liberté dans l'Unité, prisonnier de cet état de « non-vie », il lui faudra attendre des années avant de pouvoir, dans ses premiers vers, se délivrer de ses obsessions. La lecture de P. J. Jouve l'aide à se libérer des contraintes verbales ; c'est le moment où le mythe platonicien de l'Androgyne rejoint celui d'Orphée, expression de ce goût de l'Un qui ne cesse de l'habiter. Après ces expériences de jeunesse, voici la guerre qui charge les images d'un sens nouveau : la descente aux Enfers, c'est maintenant la chute dans les profondeurs du Mal, tel qu'il s'incarnait alors en Europe. Le poète voit l'Antéchrist aux prises avec le Christ, à la venue du Fils de Dieu s'oppose la Visitation d'en-bas. Malgré une certaine tendance au manichéisme dont il ne se défend pas, le poète continue à croire à la victoire finale du Ressuscité.

Cependant, le symbole est susceptible encore d'une autre interprétation. Orphée, ne l'oublions pas, c'est le poète par excellence. Sa chute, c'est alors l'oubli de l'essentiel dans la facilité quotidienne, ou encore la plongée en « d'hostiles et profondes ténèbres, dans ce lieu fourbe, d'une densité presque viscérale que (16) nous figurons sous le nom d'inconscient » ; dans cette perspective, la remontée, c'est la naissance du poème qui ne peut se faire sans la collaboration de la conscience claire. L'acte mystique apparaît alors facilement comme libérateur du joug de Dieu que l'artiste a défié, comme Orphée défiait les puissances infernales.

À la foi religieuse, il connaît la tentation de substituer la foi poétique, bien qu'il sache que « l'homme ne peut être son propre médiateur » et qu'une foi n'est pas exclusive de l'autre.

Après avoir montré comment le poète crée le poème, Pierre Emmanuel ne craint pas d'affirmer la réciproque : « L'acte de créer le poème, dit-il, possède sur celui qui le crée un efficace incomparable à son résultat formel ». Plus loin, c'est avec des images qu'il reprend la même idée : « Je suis le puits et le désert autour du puits. Je tire de moi l'eau qui me féconde... Ces paroles que je profère, je crois, j'atteste qu'elles me sont données ; je les bois, puis les laisse revenir au silence. Lentement, obscurément, j'en serai chargé, renouvelé ». N'est-ce pas ici le « je » qui s'exprime ? Le « moi », lui, refuse de se reconnaître en ces métamorphoses. C'est un dégoût qui me prend soudain jusqu'à l'âme d'avoir écrit *cela*. *Cela* n'est pas moi : je ne veux pas l'être... d'instinct mon insatisfaction essentielle se réveille avec violence et je me jette contre celui que je croyais être l'instant d'avant ». Ce sentiment n'est-il pas une des multiples formes que prend chez Pierre Emmanuel le goût de l'Un ?

Ce serait pourtant lui faire injure que de supposer que l'Unité à laquelle il aspire se ramène à une identification de plus en plus étroite du « moi » avec le « je ». L'étude des thèmes qu'il nous propose montre à l'évidence qu'elle s'étend au delà de son unique personne. Le poète dit d'eux : « Mes thèmes majeurs sont parmi les lieux communs de toute réflexion unitaire, de tout acte concret en vue de l'unité ». Dans le premier des trois, l'histoire, se poursuit, dit-il, l'unité du dessein de l'espèce. C'était déjà de la « mémoire collective de l'espèce, d'une époque, d'une civilisation » que jaillissaient les images-mères, clés de l'œuvre entière. Si « le lieu de la poésie est l'universel, mais saisi dans une forme singulière », ne peut-on pas dire aussi que « la situation vécue (par le poète) s'approfondit en un schéma psychique universel ? (17) L'histoire individuelle, dit encore Pierre Emmanuel, est comprise elle-même dans une histoire plus vaste, la nôtre, celle de l'homme en général ; j'entends histoire au sens de destin. Nous sommes tous reliés, et la force du symbole est de faire apparaître des liens que l'observation rationnelle ignore : le symbole le plus universel, s'il existait, nous ferait éprouver l'unité du destin de tous les hommes ». Ce qui est vrai de l'espace l'est aussi du temps : « Heureux qui éveille en soi la faculté d'universaliser la durée ». Comme le Marchenoir de Léon Bloy, « il se situe à cette hauteur de pensée où la simultanéité des temps est totale... Il réalise, en un contexte radicalement autre, l'espérance surréaliste d'en finir avec le temps ». Mais le poète ajoute : « cette soif d'identification absolue, il est évident qu'elle ne sera jamais éteinte ». Cependant, l'exemple de Victor Segalen, retrouvant le contact avec une civilisation distante de vingt siècles, ne montre-t-il pas « qu'à partir d'un certain degré de présence qui est savoir, il devient vrai que le temps n'existe pas ? (Ainsi) un esprit suffisamment attentif peut vivre à la fois au Moyen-Âge et à l'âge des fusées ». Pour en revenir au poète, c'est parce qu'il croit en sa vocation de porteur d'un verbe humain, « essentiellement identique à soi-même à travers

lieux et temps », qu'il transmet aux lecteurs de l'avenir le « Sens impérissable ». Cependant, là encore, Pierre Emmanuel refuse les mirages :

Cette capacité de l'éternel – certains diraient : du divin » – tant qu'elle n'est qu'hypothèse philosophique, est d'une saveur vitale assez fade. Peu de gens lui attacheraient de l'importance, même après l'avoir découverte en eux, si de tout temps il ne s'était trouvé des témoins de l'éternité pour en attester la puissance par leurs paroles et leurs actes, leur vie et leur mort. À côté du thème de l'Exil, ceux de la Promesse et de l'Envoyé font partie de l'histoire intérieure de notre espèce transhumante. Sur toutes les routes de la Mère des peuples, l'Asie – routes de l'exil qui sont celles du retour – des hommes divins ont passé, messagers ou miroirs de l'unité. Le christianisme, religion de l'unité dans l'Un, a eu la folie de confesser que l'un de ces hommes était le Dieu unique. En cet homme fini, point « insignifiant » et central de l'histoire, Dieu a pris chair.

Avant d'engager le dialogue avec le Tout Autre, Pierre Emmanuel consacre un long chapitre à l'étude de son second (18) thème : le dialogue avec l'autre est recherche d'identité, car « tout rapport érotique² est relation à trois, où l'Absolu est l'un des partenaires ». Claudel et Jouve l'ont compris qui ont eu « le mérite de tenter d'expérimenter l'impossibilité de cette unité à deux autrement que d'une rive à l'autre de la mort ». Comme eux, dans les premiers poèmes de Pierre Emmanuel, Orphée, rejetait Eurydice aux Enfers, non sans ambiguïté d'ailleurs. Le poète avoue n'avoir pas échappé à la tentation du « blasphème essentiel : vouloir n'être rien pour que l'autre nous comble, et être tout pour le combler ; prétendre ainsi à l'union absolue à tout instant, celle de l'Un avec lui-même à l'infini des manifestations de l'unité. Supplanter l'un... » Mais cette fois encore, il n'ignore pas que « la fin de l'érotique, être tout Un, se fracasse de toutes parts aux bornes de notre nature ». La maturité conquise, il se refuse à la fascination du « chaos onirique », ce courant de l'âme où maint poète s'est noyé. « L'art vrai, dit-il, effort vers une santé supérieure, est une lutte où s'engage un héros : l'artiste, témoin et champion de l'homme ». Pour le poète, il s'agit dans son œuvre de se libérer de l'élément morbide congénital de la poésie ; dans sa vie, de conquérir sa propre capacité d'aimer : « non point la possession exhaustive de l'autre comme objet, mais sa compréhension comme sujet, inépuisable et mystérieuse. Et cette capacité d'aimer l'autre, l'est également de s'aimer ». Il va jusqu'à dire : « l'amour sexué exorcisé de sa rivalité blasphématoire avec l'Un devient l'un des chemins vers celui-ci, l'un des modes de la simplicité et du silence ».

« Plus qu'avec aucun autre ou soi-même, tout homme dialogue avec Dieu. Il n'est pas de parole humaine qui n'ait pour substance le dialogue avec le Seul ». Quoi d'étonnant si dans les derniers chapitres du livre le poète déroule à nos yeux les mêmes paysages que

² Ce mot, il faut s'en souvenir, est pris par les modernes au sens étymologique et non au sens affaibli et péjoratif qu'il a dans l'usage normal. [note de l'auteur]

précédemment ; mais il les voit de plus haut, avec une assurance et une sérénité nouvelles. Parcourant à nouveau son histoire, il constate : « depuis vingt ans et plus, je cherche une route, j'aspire à l'unité ». La preuve, il la trouve dans la permanence des thèmes, la force des images, l'impulsion du rythme qui attestent ce « mouvement vers Dieu ». Sachant qu'il ne saurait se contenter d'une « expérience d'artiste » qui « suspendrait le cours du moi ordinaire », nous devinons aussi sa réponse : « en (19) même temps que dans la parole, quelque chose se passe en moi : créant l'œuvre, je me modifie ; ce qui n'empêche pas, ajoute-t-il, l'essentielle différence entre le moi habituel et mon être plus libre, plus ouvert... et qui parle avec l'autorité de l'universel ». Ainsi, ce n'est pas seulement en son nom propre que le poète fait l'expérience de l'éternité, qui est parfaite « révolution de tout en un ». Extase naturelle, dirait-on ? Pierre Emmanuel dénonce lui-même l'ambiguïté. On pourrait croire que « l'effort dont est né l'Évangélique est un acte religieux incomplet au niveau de l'imaginaire ». Loyalement, selon son habitude, il s'interroge sur l'unité de son œuvre et de sa vie. Sans doute croire en Dieu dans la vie, c'est l'aimer, se renoncer, se donner ; le choix n'est pas facile. Mais cela justement, le poète l'a appris en lisant l'Évangile : « Je crois au moins ceci, dont je doute d'autant moins que je le crois davantage : que la Vérité est une nouvelle naissance ». Il connaît, comme homme et comme artiste, la peur de laisser agir la grâce au prix de ce qui lui semble une mutilation. « Qu'il y a loin, disait Pascal, de croire en Dieu à l'aimer ! » « Je me refuse, dit Pierre Emmanuel, de comprendre ce que j'ai entendu souvent, pressenti moi-même, que l'Amour est le contraire de la privation, une élévation des plus grandes joies humaines, la saveur de ce qui est éternel dans la durée, la transfiguration par la joie ». Dans cette attitude non plus il n'est pas seul ; il affirme une fois de plus sa solidarité avec ses contemporains. « Je suis l'un des témoins de notre conscience inquiète ». Soucieux de vérité, il ajoute cependant : « mes thèmes sont ceux de l'époque, mais je les mène à une autre résolution. Mon époque vit la fuite en avant, je crois au grand retour ». Le temps est passé où il se satisfaisait de l'appellation de « chrétien libre ». Devant lui comme tant d'autres se dresse l'Église, tout à la fois comme une pierre d'achoppement et comme un appel. S'il ne veut plus faire sa partie seul, c'est qu'il est attiré par le dogme de la Communion des saints, qui « maintient chacun à sa place juste dans la splendeur orchestrale », puisque « en termes psychiques l'Église est une société dont chacun des membres vit de participer à tous les autres, fondé comme eux sur une même substance aux échanges de laquelle ils travaillent en commun ». Désireux d'éviter toute confusion, le poète ajoute en cette fin de chapitre : « Le christianisme est infiniment plus qu'un lieu privilégié de formation pour mes images : il est ma place au soleil où se pose pour moi la question de l'Être. Je suis essentiellement solidaire du Nom chrétien ». Et plus loin : « Comme l'homme se dégageant du poète, Dieu en ce chapitre (20) finissant émerge de son ambiguïté mythique. Reste à aller à sa rencontre dans le silence de l'Un ».

Le silence, c'est d'abord le seuil du mystère, ce mystère qu'aucune découverte scien-

tifique ne saurait anéantir, car il n'est

ni cet inconnu résiduel, ni ce qui reste de ton âme infantile : il est ce par quoi et en quoi ton esprit – l'esprit – échappe toujours à la définition qu'il se donne de soi-même et de toute chose. Il est ta présence incommensurable, ton silence, ta raison d'être personnelle, ta destination, – ton Nom. Il est ta part inaliénable, qui le resterait même si, par une hypothèse absurde, la science réduisait toute apparence au connu.

Pour avoir accès au mystère, Pierre Emmanuel sait qu'il faut renoncer à bien des phantasmes qui séduisent notre temps. Non sans courage, après tant d'apologies, il dénonce les partisans de Sade, « vrais champions de la destruction ». Avec une belle exigence de santé rurale, il affirme : « Aimer, c'est choisir l'éternel, c'est aussi choisir le silence, ce silence qui nous fait libres, qui est attention penchée d'amour offerte, réceptive, faculté véritablement cosmique de l'esprit accueillant à tout être ». Alors vient la joie qui convertit, change l'intelligence en Cœur, dépouille des masques et de la mysticité, ce faux-semblant dont le poète voit maintenant le caractère démoniaque. Face à ceux qui s'égarer dans les chemins de la liberté, il affirme courageusement : « Le silence, quand il cesse d'être un vertige, s'identifie à la responsabilité et grandit dans l'être avec elle. Il est le choix de la seule façon d'être reconnue enfin possible qui est d'aimer ». Aux adeptes d'une religion de l'Humanité, comme aux partisans du surhomme qui refusent la condition humaine, Pierre Emmanuel oppose l'abîme de son manque, car « par notre manque même nous sommes capables de l'absolu » :

Faire en silence l'expérience de l'Être, c'est nous sentir soutenus dans notre faiblesse, recueillis dans notre abandon, relayés quand nous désespérons de nous-mêmes, aimés malgré notre manque d'amour, sauvés de notre néant à jamais et sans cesse par Quelqu'un infiniment Autre qui est en nous. Un être, l'Être, l'Un. Un incarné, fait Homme : Toi. Le plus (21) grand symbole de l'humanité, le mystère de l'Être en elle, est l'Homme-Dieu en son sein. Parce que Dieu se fait homme, assumant pleinement une humanité incapable de s'assumer tout entière ; et qu'ainsi l'homme est fait Dieu, réalisant dans l'absolu cette humanité intégrale dont tout homme, quoi qu'il fasse pour y tendre, n'est jamais qu'une approximation par défaut : chacun de nous est à l'image et à la ressemblance de Dieu, capable – en lui et par lui – de cette intégralité de destin, de cette solidarité infinie dont nos personnes sont si évidemment incapables.

Aimer l'autre, c'est donc partager avec lui un même silence, acceptant le manque et la solitude. Mais ici aussi l'unité est possible :

La douleur que nous éprouvons de notre limite et de notre manque est un moteur de

notre unité. Où tu me manques je te manque, où tu me limites je te limite : le coupable ce n'est ni toi ni moi ; ainsi nous sommes. Mais notre foi l'un en l'autre – la foi dans l'Un en nous – nous assure dans l'exigence de l'Amour : que nulle limite ne nous contienne, que tout manque soit un jour comblé. Qu'ils le soient : et qu'ils le sont d'avance, éternellement.

Dans un dernier chapitre, Pierre Emmanuel revient au symbole, approche de l'Être, au Sens de la vie, qu'il voit dans la louange, c'est la montagne de l'Alleluia. Prêt également à recevoir et à donner, le nouvel Orphée ne craint plus la mort, il s'élève dans les hauteurs ; allégé de son moi égoïste, il peut délivrer le cantique universel dont il est porteur. Renonçant également à un art idolâtrique, substitut de la croyance en Dieu, il sait que « le dernier des hommes est au moins capable d'être l'instrument de ce don divin qui s'adresse à lui comme aux autres ». Il s'interroge : « La plus belle louange – au sens esthétique – l'est-elle également au sens humain ? » La seule transfiguration désirable est pour lui maintenant « celle du sublime en quotidien ». Le poète prend alors position :

(22) L'œuvre de louange, c'est par-dessus tout un travail qui se poursuit en nous-même : une modification du moi par l'être qui grandit en nous. Cette modification ne se fait pas toujours – au contraire – au bénéfice trompeur de l'apparence. L'art doit cesser d'être pour l'art, s'il veut atteindre à l'essence du beau dans sa miraculeuse pauvreté. Fruit de la maturation spirituelle, la simplicité est cet état de grâce où l'esprit se connaît lui-même dans et par la forme qu'il crée... L'être se parle en nous pour avancer en quête de son propre verbe, de son Nom... Entre la parole se proférant et celui qui la profère – car je dis la parole qui se dit en moi – l'identité devient : notre identité n'est pas donnée a priori, c'est le mouvement asymptotique de notre être. Tout au long de ce pèlerinage en quête du Nom, l'artiste et sa parole cheminent de concert. La parole est la servante de la vérité de l'artiste, l'artiste le serviteur de la vérité de la parole. En le verbe qui les transcende et les unit est leur double et seule Vérité.

Les lecteurs de Pierre Emmanuel mesurent ici le chemin parcouru des *Élégies à La nouvelle naissance*.

On le voit, ce livre qui est d'abord une réflexion sur la création poétique de l'auteur, ses instruments, ses thèmes, sa fin, s'achève sur la reconnaissance à la fois de ses limites et de sa dignité. Pour difficiles que soient certaines de ces pages, jalonnées pourtant d'images conductrices, elles nous semblent de nature à attirer et à retenir des lecteurs nombreux et différents. Les amateurs de poésie et les honnêtes gens du XX^e siècle, s'il en est encore qui aient des clartés de tout, apprécieront cette réflexion sur le pouvoir des mots, des rythmes, la naissance des symboles, la collaboration du conscient et de l'inconscient, qui constitue

une part importante de la culture de leur siècle. Les humanistes seront retenus par la personnalité vibrante, les exigences passionnées d'un homme fait comme eux. Les chrétiens, enfin, retrouveront la voix fraternelle d'un « pauvre » semblable à eux, en marche vers l'Un. Qu'on nous permette en ce temps de Noël de terminer sur quelques-unes des lignes qui constituent comme un hymne à la pauvreté :

Pauvreté volontaire qui pourrait être notre commune richesse, notre « don de vivre ». Don de l'être, qui nous est fait : (23) offrande à l'Être qui nous le fait. Le vrai besoin de notre temps est de louer, et la louange le seul moyen d'en finir avec sa longue famine. Qu'est la louange ? la reconnaissance joyeuse, jubilante, de notre définitive Pauvreté dans la richesse inépuisable de l'Être... Qui l'a compris n'a qu'une espérance : qu'en chacun de ses actes et de ses pensées, même à travers ses fautes, sa vie devienne un chant perpétuel.

Monique Debuire.